

Lise Mernier¹

***Pauvres Créatures* : le concept d'agentivité**

Lauréat de 4 Oscars, 2 Golden Globes et du Lion d'or de Venise, le film *Pauvres Créatures* (*Poor Things*), réalisé par Yorgos Lanthimos, a sans nul doute marqué l'année 2023. Adapté du roman du même nom écrit par l'Écossais Alasdair Gray (1992), *Pauvres Créatures* débute sa narration à Londres, dans une Angleterre victorienne revisitée d'éléments rétro-futuristes. Le Dr. Godwin Baxter (joué par Willem Dafoe), un scientifique au visage mutilé, parvient à ramener à la vie le corps d'une femme adulte en y greffant le cerveau d'un nouveau-né. Sous le regard émerveillé du docteur et de son jeune apprenti, la femme - désormais nommée Bella Baxter (jouée par Emma Stone) - se développe à une vitesse étonnante, avant de s'échapper du manoir en compagnie de Duncan Wedderburn (Mark Ruffalo). Son amant lui promet de lui faire découvrir les plaisirs charnels et les mystères du monde extérieur. Une fois sortie de l'environnement familial, on va suivre l'apprentissage de Bella, en quête de découverte, de liberté et de vie. Celle-ci s'engage ainsi dans un conte baroque sous les allures d'une aventure autant géographique qu'intime, qui la confronte aux diverses merveilles et tragédies du monde, à la nature et la culture humaines, aux attentes et contraintes imposées par la société.

Salué par de nombreuses critiques comme un chef-d'œuvre féministe moderne, nous verrons lors de cette analyse comment le film développe et exemplifie la notion féministe d'agentivité, mais également les limites de sa teneur féministe.

Le concept d'agentivité

Le concept d'*agency*, ou de « capacité d'agir » en français, désigne la capacité d'une personne (ou tout-e autre être vivant-e) à agir de manière autonome et à influencer son environnement. Cette idée a trouvé sa place dans les théories féministes, car elle touche directement à des questions morales et politiques. En effet, la responsabilité d'une personne dépend

¹ Chargée de projets chez Corps écrits

généralement de sa possibilité de faire des choix libres, et de l'émancipation - individuelle ou collective - qui repose sur sa capacité à agir par elle-même².

Ce concept a été théorisé et développé par plusieurs penseur·euses et théoricien·nes féministes au fil des années. Parmi ceux qui ont contribué à développer ce concept, Judith Butler - philosophe et théoricien·ne féministe américaine - en est une figure clé. Dans son ouvrage *Trouble dans le genre*³ (sorti au USA en 1990), elle introduit l'idée que le genre n'est pas inné, mais performatif, c'est-à-dire qu'il est construit par des actes et des discours. Son travail a profondément influencé la manière dont l'agentivité est comprise et appréhendée dans les théories féministes, en particulier en ce qui concerne la capacité des individus à résister et à subvertir les normes de genre imposées par la société.

Également, Nancy Hartsock - théoricienne féministe marxiste et matérialiste -, connue pour son concept féministe de *standpoint theory*⁴, montre comment le point de vue situé des femmes, en raison de leur position marginalisée dans la société, offre une perspective unique et plus complète sur les structures de pouvoir. Ce concept est lié à l'agentivité, car il souligne comment les femmes (et minorités de genre, de race, de classe) peuvent comprendre et résister aux oppressions qu'elles subissent, par leur propre expérience et positionnement social.

Intersectionnaliser l'agentivité

En parallèle, des penseuses ont critiqué les approches occidentales du féminisme qui tendent à universaliser une expérience spécifique des femmes cis blanches de classes sociales et économiques moyennes ou supérieures, valides, etc. Parmi elles, Patricia Hill Collins, dans son ouvrage *Black Feminist Thought* (2008), a analysé comment les femmes noires développent des stratégies de résistance et d'autonomie au sein d'un système qui combine racisme,

² Lucie Richard, « Repenser l'agentivité féministe : relationalité, vulnérabilité et performativité chez Judith Butler » dans *Doctorales 58*, (actes n°5), 2018 - https://doi.org/10.34745/numerev_1442

³ Judith Butler, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*. La découverte, 2005

⁴ Sandra Harding, *The Feminist Standpoint Theory Reader*. Routledge, 2004

sexisme et d'autres formes d'oppression. Son approche montre que l'agentivité est façonnée par des expériences distinctes, selon les identités multiples de chaque individu. Chandra Talpade Mohanty - théoricienne féministe postcoloniale - a, elle, critiqué le féminisme occidental dans son ouvrage *Feminism Without Borders* (2003), pour avoir ignoré les réalités spécifiques des femmes du Sud global. Elle a montré que l'agentivité de ces femmes ne peut pas être comprise à partir de modèles universels et doit être examinée dans le contexte des dynamiques coloniales, économiques et sociales. Saba Mahmood - anthropologue et théoricienne féministe - explique quant à elle dans son ouvrage *Politics of Piety* (2005), l'agentivité des femmes musulmanes participant aux mouvements de piété en Égypte. Contrairement aux perspectives qui voient l'agentivité uniquement dans la résistance aux normes, Mahmood propose que l'agentivité puisse aussi se manifester dans la conformité à certaines normes, si celles-ci sont adoptées par choix. Ce point de vue a élargi la compréhension de l'agentivité féministe au-delà de la simple résistance.

Les formes et les expressions de l'agentivité varient ainsi selon les contextes et les expériences spécifiques des femmes et minorités de genre, selon leurs autres lieux d'oppression ou de domination. L'agentivité d'une femme cis blanche de classe moyenne ne se manifestera pas de la même manière que celle d'une femme noire issue de la classe ouvrière, dans un contexte postcolonial, par exemple. S'il va sans dire que Bella Baxter ne subit que peu (voire pas) de dominations intersectionnelles, parler d'intersectionnalité garde son importance, car cela met en lumière la compréhension de ce concept d'agentivité, en ce qu'il prend alors en compte les multiples dimensions de l'identité et les différentes oppressions spécifiques que les personnes subissent. Nous tenons à ne pas en faire une notion universalisée, au risque de recréer de nouvelles dominations.

Agentivité dans *Pauvres Créatures*

Tout le scénario de *Pauvres Créatures* se base sur l'évolution du personnage de Bella Baxter, sa découverte du monde et son rejet des normes sociales traditionnelles. En ce que l'agentivité définit la capacité des personnes dominées à agir de manière autonome, à prendre des décisions indépendantes, et à résister aux structures de pouvoir qui cherchent à

limiter leur liberté et leur voix, dans *Pauvres Créatures*, Bella Baxter incarne cette agentivité féministe de plusieurs façons, que nous allons voir.

Émancipation et autonomie dans un système patriarcal

Dès sa création, Bella est confrontée à un monde qui cherche à la contrôler, la modeler, la définir. La représentation et les attentes des hommes qui accompagnent sa vie en sont les marqueurs :

- son père-créateur tout puissant Godwin Baxter, qu'elle surnomme non sans hasard « God » (Dieu), dont elle est la cobaye expérimentale;
- Duncan, son premier amant qui veut la posséder, la museler, la garder naïve et juvénile;
- Max, assistant de son père, amoureux de Bella alors qu'elle a l'âge mental d'un enfant;
- son ancien époux Alfie qui, en plus de l'emprisonner, tente de l'exciser, jugeant que ses organes génitaux sont la cause de sa désobéissance.

Si ces quatre personnages masculins principaux de *Pauvres Créatures* sont distincts les uns des autres, tous représentent différentes formes de la domination et de la violence patriarcales.

Mais Bella tente de se déjouer de ces dominations, des normes et des injonctions qui lui sont imposées au travers de ces personnages. Ces décisions sont, avant tout, mues par le désir d'émancipation. Ce qui est le plus remarquable dans sa quête, c'est effectivement la fréquence et la rigueur avec lesquelles elle est empêchée de vivre sa vie comme elle le souhaite. L'émancipation et l'autonomie sont des forces motrices dans les théories féministes en général, ce qui est pleinement mis en évidence par la détermination inébranlable de Bella à faire ce qu'elle veut, malgré que sa liberté d'actes et de conduite soit prise comme une attaque constante et directe par ces hommes qui souhaitent l'utiliser, la confiner et la posséder pour satisfaire leurs propres désirs et attentes.

Le film, tout comme le roman de Mary Shelley, *Frankenstein* (1818) dont il s'inspire en partie, interroge la relation entre créateur et créature, maître et élève, homme et femme. Bella Baxter, en choisissant de prendre son destin en main, remet en question ces structures de

pouvoir binaire, et montre comment une femme peut revendiquer son propre pouvoir et son indépendance.

L'humour contre la domination

Ce film contient de nombreux aspects didactiques dans la représentation des dominations, et l'un des principaux est l'humour. Cet humour se manifeste principalement au travers du côté burlesque de la gestuelle et du jeu d'actrice de Bella Baxter, ainsi que de ses réflexions sincères, naïves et extravagantes. Si le film peut être considéré comme féministe, c'est sans doute par le biais de cette extravagance, qui permet de mieux percevoir les contours de la masculinité, un aspect qui n'est pas sans rappeler d'ailleurs -le film *Barbie* (Greta Gerwig, 2023). Comme dans le film *Barbie*⁵, la naïveté de Bella est à la fois un repoussoir et une arme contre le patriarcat. Elle ne sait pas qu'elle est censée se comporter avec déférence et réserve, et refuse donc de subordonner ses désirs ou ses ambitions à la commodité masculine. Cette approche permet au personnage de Bella de résister aux tentatives de contrôle des hommes qu'elle rencontre. Cet aspect du film est particulièrement intéressant car il offre une mise en lumière d'outils permettant de comprendre et contrer le *gaslighting*. En effet, le *gaslighting* est un concept définissant la mise en œuvre des oppresseurs pour faire douter les opprimés de leur propre expérience, de leur crédibilité et finalement de leur légitimité. Cela implique l'utilisation de divers moyens – souvent rhétoriques – pour déformer la perception que les victimes ont de leur réalité, dans le but de les manipuler et de les réduire au silence.

Le fait que Bella refuse de se conformer à ces rôles sociaux va ainsi, par exemple, créer une tension avec le personnage de Duncan Wedderburn, cet homme très attaché à sa virilité et qui aborde les relations avec les femmes sous un angle de la domination. Il est tellement mis au défi par le désintérêt de Bella envers la « bonne société » qu'il en devient désespérément dépendant. Plus encore, son incapacité à posséder Bella le conduit à sa ruine personnelle. Au fur et à mesure que le film avance, ce personnage s'effondre de manière burlesque, se

⁵ Voir notre analyse *Barbie. De la pop culture au féminisme washing, 2024* - <https://www.corps-ecrits.be/barbie-de-la-pop-culture-au-feminisme-washing/>

retrouvant à pleurer et bouder comme un enfant, incapable de gérer avec maturité ses émotions.

Mais le film semble passer à côté de cette remise en question de la masculinité. En effet, elle est questionnée et même moquée, mais toujours sur un standard qui est celui de la virilité. Comme l'explique bell hook dans son livre *La volonté de changer* :

« Le patriarcat exige des hommes qu'ils deviennent et demeurent des estropiés affectifs [...] Le patriarcat en tant que système refuse aux hommes l'accès complet au bien-être affectif, qui n'est pas équivalent au sentiment d'être gratifié, de réussir ou de se sentir puissant lorsqu'on est capable d'exercer un contrôle sur les autres »⁶.

Quête de connaissance et d'esprit critique

Dans cette volonté émancipatrice, Bella est en constante quête de connaissance et de liberté, ce qui est un autre aspect fondamental de l'agentivité. Elle ne se contente pas de vivre en dehors des règles qui lui sont imposées, mais cherche activement à comprendre en questionnant le monde qui l'entoure et à y trouver sa place selon ses propres termes. Sa quête reflète une forme de résistance contre l'ignorance imposée par la société et une réelle critique sociale.

En cela, le film est une sorte de récit d'émancipation⁷ où le personnage va faire la découverte philosophique du monde qui l'entoure, comme une version un peu revisitée du mythe de Pygmalion. En effet, la trame narrative renoue avec cette symbolique de la sculpture d'une identité à partir d'une page blanche, comme une matière malléable et brute - tant au niveau du corps, que de l'esprit. Le film se structure ainsi en chapitres, représentés chacun par un

⁶ bell hooks, *La volonté de changer. Les hommes, la masculinité et l'amour*. éditions divergences, 2021, p.47 et 51

⁷ Ce qu'on appelle en théorie du scénario un « narratif de transformation » ou « arc transformationnel ». Ces termes s'appliquent aux récits dans lesquels le ou la protagoniste subit une évolution fondamentale, que ce soit en termes d'identité, de liberté ou de maturité. *Pauvres Créatures* se rapproche davantage d'un « récit d'affirmation de soi », sous-genre du récit d'émancipation, particulièrement pertinent lorsqu'il s'agit de thèmes liés à la liberté sociale, sexuelle ou identitaire.

lieu symbolique. Chaque chapitre est une nouvelle phase jouant le rôle, pour Bella Baxter, d'une nouvelle initiation au monde, une nouvelle connaissance à apprendre.

Le film débute ainsi à Londres, dans une atmosphère à l'esthétique gothique et romantique. Ce lieu, qui représente l'initiation à la vie, a quelque chose de très organique, de très pulsionnel avec les premiers pas de Bella. On y retrouve aussi l'étroitesse des idées et du monde, Bella encore enfant confinée dans son manoir, et une vision manichéenne des choses. On note d'ailleurs l'usage du noir et blanc, autant comme une référence à la dualité (corps/esprit) qu'à la naissance (en lien avec celle du cinéma). Petit à petit, Bella trouve une échappatoire à ce confinement, et l'utilisation du *fish eye*⁸ vient symboliser cela. En effet, ce regard épouse celui de Bella qu'il s'ouvre de plus en plus au monde extérieur, en opposition à l'esthétique froide et rigide du monde dans lequel elle est née, en noir et blanc.

Arrivent ensuite la couleur, et Barcelone. C'est ici l'apprentissage corporel, sensoriel qui s'ouvre à Bella : l'initiation à la sexualité, la nourriture, le corps qui se drogue, qui danse, etc. Sur le bateau, ensuite, elle va être confrontée aux savoirs culturels et intellectuels. Elle y découvre la pensée, les livres, les discussions. À Alexandrie, elle aura une initiation sociale, fera l'expérience de l'argent et des positionnements sociaux. Puis à Paris, s'ouvrent à elle l'indépendance et le sens du politique. Jusqu'à arriver dans le dernier tiers du film où elle retourne finalement dans son berceau à Londres où elle y fera l'expérience du pouvoir.

Ainsi, même au-delà du mythe de Pygmalion, Bella Baxter va s'éloigner rapidement à chaque fois des hommes pour vivre son expérience propre. Par exemple, c'est un homme qui va commencer à lui parler de philosophie sur le bateau, mais elle va d'elle-même se pencher vers la littérature. Au-delà de l'initiation, toute la construction de son être repose aussi sur une expérience personnelle qu'elle va faire de la vie, dans ses réussites et ses échecs. On retrouve donc la notion d'empirisme, de construction du soi basé sur les vécus et l'expérience.

⁸ Le *fish-eye* au cinéma désigne un type de prise de vue réalisée avec un objectif grand angle extrême. Cet objectif capture un champ de vision très large (souvent 180 degrés), ce qui déforme considérablement les perspectives, donnant une image arrondie ou en forme de bulle.

Découverte de la sexualité et *male gaze*

L'un des autres aspects clés de l'agentivité féministe est la capacité des femmes et personnes minorisées à prendre le contrôle de leur propre corps, et par conséquent, de leur sexualité. Et cela, à la fois en termes de choix et de compréhension.

« [...] nous sommes aujourd'hui dans une phase de réinvestissement de notre corporéité jusqu'au plus intime de nous-mêmes, le temps est donc venu de reconsidérer cette question de notre corps physique autrement qu'en termes d'aliénation. Outre la détection et la déconstruction des normes dominantes, cela implique de réfléchir sur les conditions d'une expérience vécue du souci esthétique qui soit à la fois choisie, assumée et positive. En faisant aux femmes le crédit de la réflexivité et de l'agentivité, je propose de repenser le soin que nous prenons de notre apparence à travers le double prisme féministe de la réappropriation corporelle et de la liberté subjective. »⁹

On voit ainsi dans *Pauvres Créatures* la place prédominante que prend la libération sexuelle que Bella traverse tout au long du film. Elle expérimente son corps et essaie d'exprimer ses désirs et besoins sexuels sans limites ni honte, ce qui contraste directement avec le comportement de la « bonne société ». Cela n'est évidemment pas neutre au niveau symbolique : il est logique, thématiquement parlant, que l'un des hommes qui veut la contrôler propose de l'exciser. Le désir sexuel de Bella est le symbole de sa quête de liberté. Le sexe n'est pas la seule chose qu'elle désire, mais sa prédominance en fait le symbole de tous les autres.

On pourrait penser que la manière dont Bella Baxter explore sa sexualité est une vision intrinsèquement féministe, car l'ampleur et la fréquence des scènes de sexe dans *Pauvres Créatures* reflèteraient l'idéologie selon laquelle les femmes ont le plein pouvoir et le choix de leurs activités sexuelles et de leurs partenaires. Et ce, sans être guidées par les injonctions, les interdits, le ridicule ou le jugement extérieur. Mais si la reconnaissance de l'autonomie

⁹ Camille Froideveau-Metterie, *Un corps à soi*, Seuil, 2021, pp.313-314

sexuelle des femmes - et minorité de genres - et l'affirmation de leur désir sexuel ou leur asexualité est évidemment féministe, lorsqu'un réalisateur met autant l'accent sur l'éducation sexuelle de son héroïne comparativement à toutes les autres (philosophique, culturelle, sociale, etc.), cela est questionnant.

En effet, bien qu'il s'agisse d'un film centré sur l'émancipation féminine et l'agentivité, il peut également être critiqué sous l'angle du *male gaze*, un concept théorisé par la critique de cinéma britannique Laura Mulvey dans les années 1970. Le *male gaze* (ou « regard masculin ») désigne la manière dont les œuvres cinématographiques sont majoritairement construites pour répondre au désir masculin hétérosexuel, en objectifiant et érotisant les femmes, en les réduisant à des objets de plaisir visuel, pour les spectateurs.

De fait, le film présente de nombreuses scènes où le corps de Bella Baxter, et donc celui d'Emma Stone, est mis en avant de manière très visible et sexualisée. Bella est toujours montrée d'un point de vue extérieur avec la caméra faisant des plongées répétées et des plans serrés assez voyeuristes sur le visage de Emma Stone. Ces scènes peuvent être perçues comme une perpétuation du *male gaze*, car elles montrent le corps de Bella non pas comme une expression de son agentivité sexuelle, mais comme un objet à observer et à consommer visuellement. Même si le film tente de dépeindre Bella comme une femme explorant sa propre sexualité, la manière dont cela est filmé peut parfois sembler plus centrée sur la satisfaction du public masculin que sur une véritable exploration de son désir.

De plus, la sexualité de Bella existe, comme l'humour, pour faire miroiter la déféctuosité de la masculinité, au travers d'un standard viriliste. Cela crée des scènes où l'on retrouve une conformation à la violence sexuelle masculine qui dénote avec le projet du film : l'émancipation. Pour donner un exemple, lorsque Bella Baxter commence à devenir travailleuse du sexe, avec son premier client, elle paraît tout d'abord très surprise - voire choquée - qu'il la pénètre aussi rapidement. En l'espace de quelques secondes, son émotion change et elle finit par se moquer de ce client précoce. On semble ainsi survoler son expérience charnelle et corporelle.

Par ailleurs, le fait que l'expérience d'émancipation féminine doit nécessairement passer par la sexualité, reste très androcentré. Cela met en lumière tous ces récits d'émancipation féminine où la sexualité devient souvent frénétique. Cela correspond à une vision très masculine de la notion d'émancipation, d'autant que ça conduit souvent à l'effet inverse c'est-à-dire à la fétichisation d'un corps féminin, ou du moins à la représentation sexualisée d'un corps féminin. Finalement, ce qui est représenté est bien plus ce que les hommes se représentent comme être la libération féminine que ce qu'elle est réellement. Au final, l'utilisation abusive des scènes de scènes sexuelles, comme *leitmotiv* de l'évolution et de la découverte de Bella n'est pas réellement nécessaire à la narration, ou aurait pu se décliner autrement.

Conclusion : une réelle agentivité ?

À la fin du film, après tout ce parcours d'émancipation et de traversée humaine, Bella Baxter se retrouve dans son ancien manoir. La dernière scène du film nous montre qu'elle reprend les traces de son père, pour devenir elle-même docteure, utilisant un nouveau corps-cobaye pour une expérience similaire à ce qu'elle a vécu. Tous ces voyages et toutes ces quêtes l'ont ainsi amenée à agir comme une fille dévouée, reprenant l'entreprise familiale, et embrassant les tares de l'humanité. Elle devient aussi cruelle que les hommes qu'elle a rencontrés. Sous couvert d'émancipation, elle prend finalement le pouvoir. En effet, dans la dernière scène du film, elle se retrouve en position de dominante dans son manoir face à ce personnage qui est une sorte de Bella Baxter numéro 2. On aurait pu s'attendre à une réaction d'empathie ou de sororité, mais c'est une phrase de bourreau qui conclut le film. On peut donc se demander si le film porte sur l'agentivité des femmes ou au contraire sur leur incapacité à échapper à la domination.

Ainsi, même si le film semble promouvoir l'agentivité féminine, cette agentivité est parfois mise en scène d'une manière qui peut être ambivalente. Plutôt que du développement d'idées féministes, il s'agit en réalité de se moquer de la prétendue omniprésence de la virilité des hommes. Quant à l'émancipation des femmes, elle est ici présentée comme principalement sexuelle. Le film offre ainsi un mélange complexe d'émancipation et de perpétuation des conventions patriarcales.

Cela ne veut pas dire que *Pauvres Créatures* est antiféministe, mais ça ne veut pas dire non plus qu'il embrasse à bras le corps les questions féministes. Pas plus que ne le faisait *Barbie*. Les deux films ont beaucoup été comparés sur leur structures scénaristiques : de la soumission suivie de l'insurrection et du *happy end*. Ce n'est pas du tout anodin : il y a cette tendance très actuelle des gros studios de production de s'emparer de la question du féminisme, quitte souvent à la détourner de sa finalité. On est, ainsi, encore une fois devant un film qui utilise un féminisme de façade, pour rentrer dans les cases, surfer sur ce qui est en vogue.

Derrière ce récit émancipatoire et d'apprentissage, on retrouve en réalité non pas une ode aux questions féministes, mais bien plus la thématique qui anime le réalisateur dans toutes ses œuvres : la cruauté.